

Tanya Beyeler et Pablo Gisbert
(El Conde de Torrefiel)

La Lueur d'un lac

suivi de

LEXIKON

Traduit de l'espagnol (Espagne) par Marion Cousin



Collection de théâtre contemporain espagnol
Les Incorrigeables n° 39

La Lueur d'un lac

Ceci est un film.

Un film intitulé *La Lueur d'un lac*.

C'est un film étrange et contradictoire.

Un film qui parle d'amour.

Et comme l'amour, il ne suit pas un ordre réfléchi, une logique, ou des lois.

C'est un film qui fait se succéder quatre histoires sans lien entre elles.

Quatre histoires qui sont une suite de hasards, une chaîne spontanée de coïncidences imprévisibles.

Les histoires que raconte ce film apparaissent et disparaissent, elles sont les unes dans les autres et n'ont ni début ni fin.

Les personnages de ces histoires vivent dans des villes et des époques différentes.

Les personnages qui portent ces histoires sont comme des gouttes d'eau dans une vaste mer.

Ils n'ont ni forme ni couleur, ni goût ni texture.

Les personnages de ce film n'ont pas d'image, ils ne sont que des mots.

Ils sont comme des gouttes d'eau traversées par la lumière, elle les fait scintiller le temps d'un instant, puis elle les rend aux profondeurs de l'anonymat.

Ce film commence ainsi.

LEXIKON

Sept contes pour le futur

I

Basquiat

Par ma fenêtre, je vois un groupe de personnes en train de peindre une toile. Ils sont au rez-de-chaussée d'un immeuble. Ils peignent et ils écoutent de la musique. Il est minuit. Ils parlent, ils rient, et leurs rires ainsi que la musique résonnent dans toute la rue. Je ne comprends pas très bien ce qu'ils peignent. Mais aujourd'hui encore, voir des personnes très concentrées sur une tâche fait partie des choses qui me captivent le plus. Je vois l'appartement où ils se trouvent. Je vois les chaises et les pots de peinture étalés par terre. Je vois le sol recouvert de plastique. Je vois la rue où se tient leur immeuble. Je vois les lumières des réverbères. Je vois le quartier et la ville. Je vois la pleine lune.

Je regarde maintenant l'immeuble en entier. Au deuxième étage, un jeune de dix-huit ans sort sur le balcon et fume une cigarette tout en parlant au téléphone. Sur le palier, une femme très âgée attend l'ascenseur, un sac poubelle à la main. Dans la cuisine du premier étage, un homme écoute au casque une liste de lecture intitulée « musique pour ne jamais dormir ». Au dernier étage, un enfant joue à un jeu vidéo sur ordinateur dans sa chambre.

Je regarde à nouveau le rez-de-chaussée où un groupe de personnes est en train de peindre. Je réalise maintenant qu'ils copient une œuvre de Basquiat. Sa composition est caractéristique, mais le plus difficile lorsqu'on reproduit ce tableau est de saisir sa dynamique et l'agilité de son trait. D'imiter la logique sophistiquée de couches superposées qui, à première vue, pourraient sembler anarchiques, inachevées, voire enfantines.

Il est déjà deux heures du matin et ils continuent à peindre, à parler et à écouter de la musique. Je les regarde et c'est comme si je voyais un groupe de personnes réunies le soir autour du feu il y a cinquante-mille ans. Je les vois parler et même si je ne peux pas comprendre ce qu'ils disent, je vois qu'ils sont liés par un code commun fait de mots qui composent des phrases et de phrases qui donnent forme à leurs idées. ROUGE, LUMIÈRE, DENTS, AUTEL, FORT, INFLUENCE, EAU, CHAISE, CHANSON, FAIM, BEAU, SALE, TRAGÉDIE, BLEU, SPRAY, VOISINS, ÉNIGME, CROIX.

Je ferme les yeux et je vois Jean-Michel Basquiat il y a près de cinquante ans traîner dans les rues de Brooklyn, en faisant des graffitis et en vendant des cartes postales et des tee-shirts peints à la main pour survivre. Je vois Basquiat entrer dans un restaurant où déjeune Andy Warhol et je vois Andy Warhol lui acheter une carte postale pour un dollar. Je sais que peu après ils deviendront très amis, une amitié impossible entre un jeune artiste noir et le grand pape blanc de l'art contemporain. Quand Warhol mourra en 1987, Basquiat sombrera et mourra à son tour un an plus tard d'overdose.